

En route pour la Sibirie.

Pauvre Pologne !...

Après avoir atteint l'apogée de la grandeur au XVII^e siècle sous son vaillant roi Sobieski, le vainqueur des Turcs ; après avoir vu, cent ans plus tard, son démembrement entre la Russie, l'Autriche et la Prusse ; en 1792, trahie par la Prusse, démembrée à nouveau en 1793 malgré les efforts de Kosciuszko (Kosciusko), elle fût rayée de la carte d'Europe, où son souvenir seul reste vivace.

Il y a quarante ans, gémissant sous le joug barbare, cruel des Russes, elle releva la tête, l'insurrection éclata, que pouvait ce petit peuple de héros contre les forces du colossal empire Russe ?

Les Polonais, écrasés, furent l'objet des sévices les plus atroces. Les évêques et les prêtres catholiques, une partie du peuple, furent déportés en Sibirie. Il fallait des semaines et des semaines pour y arriver !

Un vénérable évêque entre deux soldats à cheval, les poignets serrés par des cordes fixées aux selles des cavaliers, fit quelques pas. Ces brutes, sans égard pour les cheveux blancs du prélat (il avait près de quatre-vingts ans), mirent leurs chevaux au trot, puis au galop... le long de la route, restaient accrochés aux pierres, aux ronces, aux aspérités, les lambeaux non seulement des vêtements du vénérable martyr, mais de ses chairs. On suivait sa trace au sang marquant son passage... oh ! pas loin, croyez-le ! Les anges vinrent recueillir son âme pure pour le ciel ; les ossements furent jetés par les assassins dans un fossé de la route.

On dit que, depuis fin 1897, la coutume sauvage de transporter ainsi les prisonniers Polonais et autres en Sibirie, est abolie par ordre de l'empereur.

C'était une des hontes de ce XIX^e siècle dit de liberté, de progrès et de lumières. Il en est bien d'autres encore, malheureusement.

Odélie.

Etre fidèle à son devoir, quelle grande chose ! mais y être fidèle quand il ne rapporte que des douleurs, quand il entrave l'avancement, quand on sait bien qu'il nuira à l'établissement des enfants, c'est chose si grande, que nulle récompense humaine n'est à la hauteur d'un tel sacrifice.

UNE MERE.

En un article attendri, M. François Coppée raconte la découverte, dans le fatras de sa bibliothèque, du livre—la « Vie de Saint Louis—dans lequel sa mère lui apprit à lire. Il part de là pour faire de sa mère un portrait émouvant et touchant, qui ira au cœur de tous les bons fils. Voici un extrait de cette page réconfortante :

« Quand elle mourut, elle avait soixante et onze ans, et j'en avais trente-trois. J'étais donc un homme.—un homme ayant vécu, travaillé, joué, souffert, traversé vingt fois la flamme des passions, un homme resté fidèle, sans doute, à ses devoirs principaux, mais coupable de bien des fautes, hélas ! et sans innocence. Certes, ma mère le savait. Elle avait connu mes efforts pour me donner du courage, mes faiblesses pour les excuser ; elle avait pris sa part de mes joies, m'avait consolé dans mes heures de détresse. Mais si, femme de virile intelligence et de jugement haut et sûr, elle me parlait comme à un homme, quand je lui demandais son conseil, je redevais pour elle — adorable illusion ! — son enfant, son pauvre petit enfant, quand je n'avais besoin que de son amour.

Je ne me souviens pas seulement ici des instants où je défaillais sous la peine et où je ne trouvais de soutien qu'en embrassant ma mère et en sechant mes yeux brûlés de larmes sur sa joue, comme au temps où elle me portait dans ses bras. Non, c'était encore dans le cours ordinaire de la vie, c'était dans les milles riens de chaque jour que mon excellente mère me traitait comme dans mon premier âge et m'en attribuait naïvement l'imprudence et la maladresse.

« Fais attention à la marche, » en bas de l'escalier... Prends garde d'attraper froid... Je suis sûre que tu as encore oublié ton mouchoir... »

Je plains ceux qui reçoivent avec impatience, sans un sourire attendri, ces recommandations puériles. Elles m'ont toujours ému jus qu'au fond du cœur. D'ailleurs, plus qu'un autre peut-être, je fus l'objet de ces menus soins. Car, dans ma jeunesse, j'éprouvai à plusieurs reprises d'assez graves accidents de santé, et ma mère s'inquiétait alors de moi, non seulement comme d'un enfant, mais comme d'un enfant malade.

Un hiver, les médecins m'en voyèrent dans le Midi ; mais jo

trouvai ma pauvre maman si changée après quelques mois passés loin d'elle, que, l'année suivante, étant encore souffrant, je restai quand même à Paris, et j'y vécus en prisonnier pendant la mauvaise saison. Ma mère, déjà bien caduque, bien affaiblie, ne quitta pas, pour ainsi dire, ma chambre.

Qu'on me permette de transcrire ici un très vieux dizain. Je ne relis jamais mes anciens vers ; mais ceux-ci restent pour toujours gravés dans ma mémoire, ils me rappellent des heures si douces, les heures de parfait bien-être, dans cette atmosphère de tendresse maternelle.

J'écris près de la lampe. Il fait bon, Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Traquille auprès du feu, ma vieille mère est là.
Elle songe sans doute au mal qui m'exila,
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante :
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, soit bénie entre toutes les femmes !

Tout à l'heure, je murmurais ces vers, en feuilletant le livre où ma mère m'a montré mes lettres en y cherchant, en y baisant la trace de ses doigts. Cependant que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme ! Non qu'elle ait jamais pu douter de mon respect et de mon amour, grand Dieu ! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille, abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman, — oh ! pleine d'indulgence infinie, qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche — mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de lui voir perdre sa candeur et sa pureté, — et qui pleure !

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance !... S'il savait qu'elle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère !

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils, car, ce jour-là, quelque chose de délicieux